

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :

Un an - - - - \$2.00
Six mois - - - - 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION :

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - Quinze francs
Six mois - - - - Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44

20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL.

ADMINISTRATEURS

VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795

CONCOURS LITTERAIRE HISTORIQUE

du JOURNAL DE FRANCOISE

*Sous le patronage de Son
Excellence Sir Alphonse
Pelletier, Lieutenant-gou-
verneur de la Province de
Québec- :- :- :- :-*

Dernier Echo du IIIe Centenaire

(Voir page intérieure)

...SOMMAIRE...



Grand Concours Littéraire et Historique.

Novembre..... Françoise

Qu'est-ce?..... Françoise

Parcelles de Vie..... Danielle Aubry

Triomphe peu banal..... Françoise

Les deux Ménétriers (poésie)..... Jean Richepin

"Dans les jones"..... Nine

L'Autre André Lichtenl'ergei

Lettre ouverte au Directeur du Théâtre
National-Français..... Françoise

Mon petit Canadien..... Magali

Un nouveau jeu Charles-Eugène

Recettes faciles, Conseils utiles, etc., etc.

La Route s'achève (feuilleton) Jean Saint-Yves



MADAME
CHARLES VEZINA

Modiste
Tailleur

221 Rue Amherst,
MONTREAL.

TELEPHONE
EST 2005

COSTUMES
Manteaux d'Hiver
TOILETTES
ROBES
BLOUSES
ETC.



Nous acceptons les ré-
parations en tous genres
de fourrures.



La seule Modiste à Montréal qui
livre son ouvrage en 6 jours.



Chez moi, vous n'attendez pas des semaines pour vos
toilettes, car j'ai toujours les Modistes nécessai-
res pour livrer tous mes ordres 6 jours après la
commande donnée.



Jamais Trompées,
Jamais Désappointées

SPECIALITÉ :

Teinture de Fourrures, Nettoyage et Réparations.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3^{eme} samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :

Un an - - - - \$2.00
Six mois - - - - 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION :

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - - Quinze francs
Six mois - - - - - Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44

20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL

ADMINISTRATEURS

VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795

Grand Concours Litteraire et Historique

*Sous le patronage de Sir Alphonse Pelletier,
Lieutenant-gouverneur de la Province de Québec*

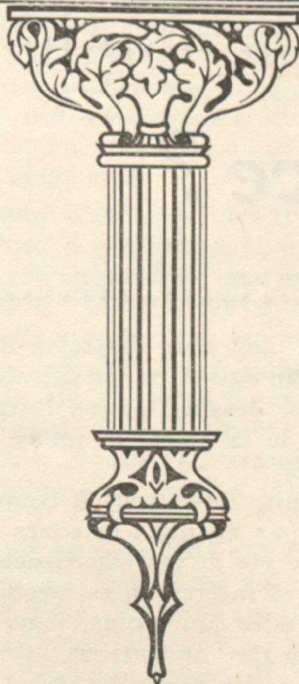
DERNIER ECHO DU III^e CENTENAIRE

Le JOURNAL DE FRANCOISE

donne en concours la composition d'une courte nouvelle dont l'action devra prendre place à Québec, au temps de Champlain et de madame de Champlain.

Nous annoncerons dans le prochain numéro les prix accordés aux heureux concurrents.

CES PRIX SONT CONSIDÉRABLES,



CONDITIONS

1. La nouvelle ne devra pas dépasser deux mille mots.
2. Autant que possible, elle devra être écrite au dactylographe et sur un côté seulement du papier.
3. La nouvelle sera signée d'un pseudonyme.
4. Le concours, commencé le 7 novembre, se terminera le 31 décembre.

La Directrice.

Novembre

Entre la vie qui, durant des mois, nous éparpille et nous entraîne, se dresse, aux premiers jours de novembre, la vision dominante de la mort.

Et, c'est, tout enveloppés de son ombre mystérieuse, que nous allons rendre visite à ceux qui ne sont plus.

C'est la Toussaint. C'est la fête des trépassés. Les plaisirs ont fait halte, et on ne résiste pas à l'appel des tombeaux.

Longue, très longue s'est succédée autour d'eux la théorie de ceux qui se souviennent, de ceux qui aiment, de ceux qui pleurent.

Et chacun a apporté au grand cimetière, où les appelaient ceux qui ne sont plus, l'offrande de sa prière, de sa pensée, de son regret.

Pendant ces heures, on a moins songé à soi pour songer plus à eux ; au lieu de la complainte incessante des douleurs humaines est montée du champ de la mort, la poésie douce, grave et profonde du Miserere.

Et, qui sait, si, parmi ces pèlerins à la cité des disparus, tel front, courbé sous les piqûres douloureuses de la vie, n'a pas envié à ceux qui dorment, la paix inaltérable, la grande tranquillité de leur sommeil sans rêves.

Car les croix ne sont pas toutes au champ des morts... Il en est d'individuelles, que, silencieusement, des vivants portent dans le mystère des jours.

Répetons donc avec le poète (1) :

Ne plaignons pas les morts: c'est nous les misérables.
Ils ont l'éternité pour royaume, ils sont rois.
Ils ne subissent plus les terrestres effrois
Et la perte des grands bonheurs inexorables.

En sa demeure fixe au sein des temps durables,
Délivré de la sombre horreur des jours étroits,
Celui qu'on nomme mort, dont on clôt les yeux froids,
Contemple la beauté des choses adorables.

Etre fait d'ombre hier, de lumière demain
Hier, rampante larve, ignoble ver humain,
Demain, clair papillon aux triomphantes ailes!

Ils ont, quittant la terre, hérité du ciel bleu,
Passé de l'heure brève aux heures éternelles,
Les morts, ces vrais vivants du beau pays de Dieu!

FRANÇOISE.

(1) Albert Lozeau: "L'Âme Solitaire".

Qu'est-ce ?

Nous causions, mon vieil ami, le docteur, et moi, dans le silence de la grande salle où nous étions attablés pour le réveillon accoutumé.

Comment la conversation fut-elle amenée à rouler sur des sujets psychiques, tels que dédoublement de notre être, forces occultes, phénomènes inexplicables? je n'en sais rien. Peut-être la grande ombre de la Toussaint planant sur nous, à ce moment nous invitait-elle à l'étude de graves problèmes, et disposait-elle l'esprit aux explorations dans le domaine du surnaturel.

Une pause se fit dans la conversa-

tion... Les yeux distraits du vieux médecin suivaient les spirales indéfinies que dessinait dans l'atmosphère tiède de la pièce, la fumée de son cigare.

—Mais, fis-je tout à coup, n'avez-vous pas eu dans le cours de votre longue vie de ces expériences personnelles si intéressantes à écouter, parce qu'elles, au moins, vous reposent un peu des inventions des romanciers et des nouvellistes?

J'avais frappé juste. Evidemment, mon vieil ami venait d'être surpris en pleine songerie à ces "expériences personnelles", qui le troublaient un

peu et le rendaient perplexe.

—Écoutez, me dit-il, en secouant d'un geste vif, la cendre de son cigare, je vais vous raconter deux incidents assez singuliers dont je puis vous garantir l'authenticité. J'en ai rarement parlé, mais ce soir, ils me reviennent, obsédants à l'esprit. Les relater me débarrassera, je le sais, de leur hantise. Voici:

Je venais d'être admis à la pratique de la médecine et la clientèle n'était pas encore abondante. Heureusement, que "l'aurea mediocritas", vantée par les anciens et appréciée de bien des modernes, me permettait, non-seulement d'attendre les clients fortunés, mais de soigner les malades dénués et malheureux.

Il y avait alors—je vous parle d'une époque qui remonte à cinquante ans—une cour, entourée de logements misérables et obscurs, qu'on appelait "la cour à Leclaire", contenant une vingtaine, environ, de pauvres familles dont les chefs se recrutaient, pour la plupart parmi les "journaliers".

Dans le plus petit de ces misérables logements habitait une femme que ses voisins ne désignaient jamais autrement que par le nom de "veuve Gaspard". J'ai trouvé plus tard, que c'était Kaspar et que son mari était Allemand. Je n'ai jamais pu connaître, au juste, son véritable nom de famille.

Son logement consistait en deux chambres, une sur la façade, recevant la lumière par la porte et une étroite fenêtre; tandis que la chambre à coucher ne recevait les rayons du jour que par la première pièce.

La veuve Kaspar gagnait misérablement sa vie en blanchissant le linge; sa petite fille, âgée de huit ans, une enfant très intelligente, commençait à lui rendre quelques services.

C'est cette enfant, malade de la scarlatine que je fus, un jour, appelé à soigner, et c'est ainsi que j'appris les détails du récit que je vais vous faire.

La veuve Kaspar, une brave et honnête femme, avait bel et dûment épousé à l'église Saint-Patrice, un Allemand catholique. C'était, paraît-il, un bon mari, sobre et laborieux,

L'enfant qui naquit de cette union avait à peu près deux ans, quand les voisins apprirent que Kaspar avait décidé de retourner en Allemagne, voir ses vieux parents. Naturellement, l'opinion générale fut que Kaspar ne reviendrait plus. Cependant, après son départ, Kaspar écrivit à sa femme de temps en temps et lui envoya même de l'argent, "ses parents, disait-il, étant des bourgeois aisés."

Tout à coup, les lettres cessèrent. Puis, des nouvelles parvinrent à la femme annonçant que son mari avait été arrêté pour avoir refusé de faire son service militaire, qu'il avait été condamné à six mois de prison, après quoi, il ferait les trois ans obligatoires.

Je vous laisse à imaginer le désappointement et la désolation de la pauvre femme.

Six mois plus tard, elle apprit que Kaspar ayant tenté de s'évader de son cachot, qu'ayant été repris, il avait été incarcéré plus sévèrement encore que la première fois.

La fillette avait alors quatre ans. Un soir, elle s'éveilla sur l'heure de minuit, et sortant de la chambre à coucher, elle essaya vainement d'ouvrir la porte de dehors; sa mère, que le bruit fit accourir, demanda à l'enfant la raison de cette action.

—Ne vois-tu pas, répliqua l'enfant, l'homme au dehors qui essaie d'entrer?

Puis, elle fit une description fidèle de la personne qu'elle voyait, et bien qu'elle ne pût se rappeler son père, attendu qu'elle était encore trop jeune quand il partit, la description qu'elle donna de l'individu qu'elle voyait, correspondait exactement avec son signalement.

La pauvre mère, effrayée, se mit à pleurer.

—Ne pleure donc pas, maman, repartit l'enfant, il a l'air si bon... il veut rentrer et il nous sourit...

Puis, l'enfant se prit à crier:

—Maman, maman, il a une grosse tache rouge qui recouvre tout le devant de sa chemise!

Elle avait d'abord dit que l'homme, qu'elle seule voyait, était nu-tête et qu'il ne portait ni veston, ni gilet..

L'enfant continua de le fixer at-

tentivement pendant quelques minutes encore, puis, elle ajouta:

—Il est parti, je ne le vois plus. Quel dommage, je voulais tant lui ouvrir la porte!

Elle s'en alla tranquillement se remettre au lit, où elle ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil profond, tandis que la pauvre mère ne put clore l'œil ni cette nuit-là, ni les autres suivantes.

Jamais plus elle ne reçut de lettres de son mari. Longtemps après, elle entendit raconter qu'un déserteur de l'armée allemande avait été fusillé. D'après ce qu'elle me dit, je n'eus aucun doute que l'infortuné Kaspar devait être le déserteur en question et que sa famille avait préféré laisser la veuve dans l'ignorance de son triste sort.

Si l'on prend en considération la différence de l'heure entre l'Allemagne et le Canada, l'apparition eut lieu sur les six heures du matin, heure à laquelle l'infortuné fut conduit à la mort. Son apparence sans veston, ni gilet, concorde avec la coutume militaire qui veut que le soldat que l'on fusille soit dépouillé de son uniforme. Sans aucun doute, à cet instant solennel, la pensée du malheureux Kaspar s'envola avec sa femme et sa fille, dans ce modeste et lointain logis où le bonheur l'attendait fidèlement. Et par des moyens au-dessus de notre pouvoir de compréhension, il apparut à l'enfant afin d'épargner à sa femme un choc et une émotion qu'elle n'aurait pu supporter.

La femme Kaspar est morte depuis une dizaine d'années; sa fille, bien mariée, est aujourd'hui une heureuse grand-mère, mais cette apparition de son enfance ne s'est jamais effacée de sa mémoire, et si vous interrogez, Lizzie, la jeune bonne qui a servi la table, tout à l'heure, vous constateriez qu'elle en a transmis les détails minutieux jusqu'à ses petits enfants.

Ma seconde expérience est celle-ci: cette fois, j'y ai joué un rôle.

Durant l'été de 1886, mon frère passait la belle saison à un endroit, près de Nicolet, appelé Bulstrode. Ce village est situé à cent milles de Montréal.

Un soir, de cette année, je revenais d'une promenade dans la rue Sainte-

Catherine, en compagnie d'un ami. Nous causions avec beaucoup d'animation et d'entrain, quand, arrivés à l'angle de l'Avenue Union, le cadran du clocher de la cathédrale anglaise sonna onze heures... J'écoutais distraitemment la musique chantante de l'heure qui passe, quand soudain, tout ce qui m'entourait et jusqu'à mon ami disparurent à mes yeux.

Je ne vis plus qu'une longue route déserte, éclairée par la lune, et, sur cette route, mon frère Arthur, traîné sur le sol rocailleux, par son cheval qui avait pris le mors aux dents...

Je ne puis affirmer que j'ai réellement vu cette scène, car, je me rendais compte que la vision était à demi mentale, à la façon des images que l'imagination réussit à se représenter comme vivantes. Cependant, je vis, de mes yeux, la route comme si elle s'étendait devant moi, tandis que le cheval, la voiture et mon frère semblaient plutôt appartenir à une illusion créée par l'esprit. Je ne trouve pas d'autres termes pour décrire la différence entre cette vue physique et si nette de la route, et cette autre, toute spéculative des acteurs de la scène. Ces manifestations extraordinaires défient, nous le savons, la puissance des mots.

Pendant quelques secondes—qui me semblèrent des heures—j'eus l'âme suffoquée par la sensation du danger que courait, à ce moment mon frère, puis, je me sentis rassuré et soulagé par l'impression que le danger était tout à fait passé.

Je crois que toute cette scène ne dura pas plus de dix secondes, car, mon ami ne sembla pas remarquer mon silence subit.

Je lui dis: "Arthur vient d'échapper à un malheur ce soir; il a été traîné, par un cheval emporté, sur un chemin désert éclairé par la lune, mais grâce à Dieu, il a réussi à maîtriser la bête, et, il s'est relevé sans blessure grave".

Mon ami me répondit fort irrévérencieusement: "J'espère que tu ne viens pas fou!" et, comme je n'insistai pas, il se mit à parler d'autre chose.

Je ne me rappelle pas si je sus alors tous les détails de cet inci-

dent, ou si cela ne me revint qu'en y songeant, mais, en regagnant ma chambre peu après ce que je viens de vous raconter, j'avais l'impression nette qu'Arthur était tombé sur le côté droit et que le cheval courait du côté du sud, ce qui indique que dans l'instant fugitif et court où m'apparut cette vision, je fus au fait de plus de détails que si j'en eusse été le témoin oculaire. Ceci eut lieu un jeudi soir.

Le samedi matin suivant, je fus brusquement réveillé par mon frère Arthur qui entra chez moi. Quelle ne fut pas ma surprise de remarquer qu'il avait le côté droit de la figure tout couvert d'égratignures et quelque peu enflé. Il allait m'en donner la raison, quand je lui criai :

—Arrête! Je sais comment tu as eu ces écorchures. Ton cheval a pris peur, jeudi soir, vers onze heures, sur une route déserte, éclairée par la lune, tu es tombé et il t'a traîné quelque temps...

—Qui a pu te raconter cela, exclama Arthur ; c'est exactement la chose, mais, je n'en ai parlé à personne!

—Je l'ai vue, lui répondis-je.

Vous vous imaginez la stupéfaction d'Arthur

Et maintenant, pour me résumer: j'ai vu ou j'ai eu la connaissance, alors qu'il était à cent mille loin de moi d'un accident survenu à mon frère. Je ne pensais pas à lui à ce moment, je n'étais ni inquiet, ni souffrant de dépression nerveuse ; au contraire, mon humeur était excellente. Tout ce que j'ai vu ou cru voir est arrivé de la façon la plus parfaitement exacte: l'heure, l'endroit, et jusqu'à la sensation très juste du danger évité... Peut-on expliquer ce phénomène? Est-ce télépathie?... est-ce dédoublement de l'être?... Qu'est-ce?...

Mon vieil ami ne fumait plus ; son cigare, à peine consumé, était éteint depuis une demi-heure déjà, sans qu'il songeât à le rallumer... Et c'est une bien forte émotion que celle qui peut faire oublier à mon vieil ami de finir le cigare qu'il a commencé.

FRANÇOISE.

Le cœur aime mieux souffrir que d'être insensible.—Fénélon.

PARCELLES DE VIE

J'eus dernièrement, une longue discussion avec une femme dont l'intelligence semble avoir été ficelée, après vingt ans de développement normal. Elle a donc, dans l'âge mûr, peu d'expérience réelle, un esprit étroit, et cet "absolu" dans le jugement, qui est le défaut des très jeunes et des bornés; les premiers, parce qu'ils ne voient dans les questions que le côté qui se présente d'abord, les seconds, parce qu'ils ne soupçonnent pas, qu'en dehors de leur petit rayon visuel, il existe tout un monde.—J'aurais dû me douter que l'entente était impossible: notre discussion fut inutile, et je crois même, avoir scandalisé un peu cette très bonne dame!

Nous discutons l'initiative prise par une de nos connaissances, qui réunit chez elle, chaque semaine, quelques jeunes filles pour leur faire la lecture.

Moi, j'admirais franchement; mon interlocutrice prétendait que ces lectures sont destinées à faire plus de mal que de bien.

—Mais, madame, si elles sont choisies avec discernement, goût et conscience?

—On y lit, probablement surtout, des œuvres d'imagination, et parmi ces jeunes filles, il y a des têtes folles que ces lectures troublent et exaltent.

—J'admets que ce serait un danger, si on n'apportait pas un soin minutieux à écarter les ouvrages propres à produire ce résultat, et si ces jeunes filles étaient trop jeunes. Mais, ces précautions prises, s'il se trouve, par hasard, parmi les invitées, une déséquilibrée à qui leurs tout ferait mal, doit-on pour cela priver toutes les autres de ce très délicat plaisir. Parce qu'un enfant frêle, exposé au soleil trop chaud, contracte une maladie de cerveau, s'en suit-il que le soleil soit nuisible?

Peines perdues, je ne réussis pas à la convaincre, mais comme l'idée de la dame lectrice me semble excellen-

te, j'ai voulu vous faire part des pensées que cette conversation m'a fait remuer.

La bonne dame prudente, renfermée dans ce qu'elle croit sa sagesse, n'a voulu voir que le danger possible de cette œuvre, dont j'aperçois, moi, les avantages certains.

J'insiste d'abord sur le choix des livres, qui doit être fait avec autant de conscience que de tact, car il est inutile de nier que l'influence de la littérature est immense, et qu'elle nous entraîne fatalement vers le mal comme vers le bien. J'irai plus loin: un mauvais livre fait plus de tort qu'un bon livre ne fait de bien. à cause de notre perversité instinctive et de notre lâcheté qui redoute l'effort.

Il faut donc, en faisant son choix, se souvenir que la vraie beauté est, de sa nature, une grande moralisatrice.

Il me semble facile de reconnaître la beauté et la santé intellectuelle et morale d'un livre, par l'impression qu'il nous laisse. Si, après l'avoir lu, on ne se sent pas plus mou, plus lassé, plus souffrant, mais meilleur, relevé au-dessus de soi, animé de générosité et de sympathie pour les autres; si le livre a fait vibrer ce que nous avons de meilleur en nous, conservons une reconnaissance attendrie pour l'auteur qui nous a passé un peu de son âme dans un accroissement de force.

Défions-nous, au contraire, de la lecture qui nous laisse rêveur, inquiet et troublé, même si elle n'est pas franchement mauvaise, elle a distillé en nous un poison subtil qui a peut-être commencé à voiler notre conscience ou à affaiblir notre volonté.

Ce point important étant réglé, je ne vois plus que les bons côtés des réunions dont il est question.

Cette lecture en commun, après avoir transmis et suggéré des idées, en favorise l'expression, elle alimente des discussions intelligentes, d'où jaillit la lumière pour ces esprits

neufs qui ne cherchent qu'à s'éclairer. Car, chacun, voyant les questions sous un jour spécial, qui n'est pas le nôtre, il résulte de l'échange des impressions, qu'un esprit, ouvert et droit, recueille à droite et à gauche, les parcelles de vérité qui finiront par lui former une opinion raisonnable et personnelle.

Un autre avantage qu'offrent ces lectures, si celle qui les dirige est sérieuse et intelligente et le fait de s'y consacrer en est le sûr garant, c'est que la lectrice est en quelque sorte un porte-lumière.

Tous les esprits ne sont pas susceptibles au même degré de vibrer au contact de la beauté; il incombe à la lectrice de mettre ces beautés en relief, de faire constater les faiblesses, d'accentuer la partie morale du livre, de faire voir, comprendre et sentir les idées de l'auteur, qu'un esprit léger et inexpérimenté n'eût pu apprécier tout seul.

Et voilà, alors, que cette femme s'élève jusqu'au rôle d'éducatrice, et cela, précisément vis-à-vis de celles dont on néglige tant la formation, dans l'intime et reposante conviction que leur éducation est faite.

Avant de terminer, je proteste, de toutes mes forces contre l'idée qu'il y ait danger à sortir ces jeunes intelligences de la routine du trivial, de la frivolité stupide qui forment, en général, la trame et le tissu de leur vie.

Sans fausser la réalité, on peut chercher à l'embellir en élargissant les horizons, et cela se fait en prenant contact avec l'humanité pensante, l'humanité laborieuse et l'humanité souffrante.

Je ne vois pas de danger à exercer l'imagination et la sensibilité, si on est prudent et modéré. Ce sont les deux foyers de lumière et de chaleur qui colorent et animent notre vie grise, la rendent supportable et productive.

DANIELLE AUBRY.

Le rêve en toute chose est de rencontrer ces deux qualités réunies: l'utile et l'agréable. Ce rêve se trouve réalisé dans les chapeaux de Mil-le-Fleurs, 527, rue Sainte-Catherine-Est.

Triomphe peu banal

On ne peut pas être plus féministe qu'à l'"Action Sociale" de Québec.

J'y lisais tout dernièrement le récit détaillé du triomphe fait à l'honorable François Lemieux, il y a plus d'un demi-siècle, par les femmes de Lévis.

M. Lemieux venait de subir une lutte électorale très acharnée contre un redoutable adversaire, le docteur J.-G. Blanchet, et avait remporté la victoire par une majorité de 421 voix.

"L'Action Sociale" cite un compte-rendu du "Canadien" d'alors, de la fête très féminine qui eut lieu, le 30 décembre 1857, au lendemain même de l'élection:

"Que les amis de l'honorable M. Lemieux, disait le "Canadien", se soient réjouis de leur victoire; qu'on lui ait fait un triomphe éclatant, cela est tout naturel; en effet, il est si doux de se rejouir après la victoire et de se reposer à l'ombre des lauriers qu'on vient de conquérir, mais ce que nos lecteurs ne savent peut-être pas et que vos aimables lectrices surtout apprendront avec plaisir, c'est qu'après le magnifique triomphe fait à M. Lemieux par ses partisans, il y eut une autre démonstration, plus pompeuse encore, préparée par les dames, qui voulaient aussi manifester leur joie à leur digne représentant et lui montrer par là qu'elles n'avaient pas été tout à fait indifférentes à la lutte électorale. Ce fut l'hommage rendu à M. Lemieux, par une centaine de dames d'origine française et anglaise, de Notre-Dame et de Saint-Joseph, qui vinrent le lendemain, dans un convoi de 20 voitures, féliciter l'hon. M. Lemieux, sur sa réélection, en lui présentant un magnifique bouquet. Madame Déry, étant la plus ancienne des dames, avait été choisie pour présenter ce bouquet au nom de toutes les autres...

"M. Lemieux fut très heureux dans sa réponse à l'adresse des dames, et quoiqu'ému à la vue d'un mouvement de reconnaissance si spontané son improvisation fut admirablement bien appropriée à la circonstance, et après avoir exprimé toute la joie et le plaisir dont son cœur était rempli en ce moment il parla d'une manière admirable de la destinée de la femme et du rôle qui lui est destiné dans nos sociétés chrétiennes.....

"Le convoi parcourut une partie de la paroisse Notre-Dame, au milieu des hurrahs des nombreux amis de M. Lemieux, et sur les cinq heures du soir chacune de ses aimables dames entra dans ses foyers..."

Il y a cinquante ans que ces choses se sont passées. Je me demande si, nous, les femmes, nous avons progressé ou rétrogradé depuis cette époque.

Je vous avoue que, pour ma part, j'aurais aimé manifester dernièrement, en faveur de sir Wilfrid Laurier.

Mais vous figurez-vous bien le scandale que nous eussions causé, si, au lendemain des élections générales du 26 octobre dernier, les femmes eussent organisé un triomphe en faveur de l'élu de leur choix!

Tout de même, le souvenir d'un triomphe aussi flatteur est assez pour rendre encore heureux celui qui en a été le héros. Peu de députés peuvent se vanter d'en avoir eu autant.

FRANÇOISE.

Les Soirees de Famille

Le Conservatoire Lassalle a décidé de donner au public montréalais une série de représentations théâtrales, chaque semaine, et nous le félicitons chaudement de cette intelligente initiative.

Ces représentations, qui seront choisies avec un goût et un tact très sûrs, seront fort appréciées de la population canadienne française, car les distractions d'ordre supérieur ne sont pas trop fréquentes à Montréal.

Le Conservatoire d'Art National a débuté, mardi, 2 novembre, par une pièce de Théodore Botrel, "Notre-Dame Guesclin", qui a continué la tradition des succès obtenus par le Conservatoire dans "Athalie" "Le Maître de la Mort".

Nous osons nous permettre de demander à l'intelligent professeur qui dirige avec tant d'habileté les élèves confiés à sa science artistique, de nous donner, de temps en temps, quelques comédies dont nous lui laissons volontiers le choix. La vie, hélas! n'est pas toujours très gaie. C'est déjà un grand triomphe que de la forcer, parfois, à sourire.

Peu de spectacles peuvent rivaliser avec celui qu'offre aux yeux ravis des élégantes, le salon de mode, Mil-le-Fleurs, 527, rue Sainte-Catherine-Est. Il y a des surprises et des surprises encore.

Les
Deux Ménétriers

*Sur deux noirs chevaux sans mors,
Sans selle et sans étriers,
Dans le royaume des morts
Vont deux blancs ménétriers.*

*Ils vont d'un galop d'enfer
Tout en raclant leurs crins crins,
Avec des archets de fer
Ayant des cheveux pour crins.*

*Au galop des lourds sabots,
Au rire des violons,
Les morts sortent des tombeaux :
"Dansons et cambriolons!"*

*Et les trépassés joyeux
Suivent, par bonds essoufflants,
Avec une flamme aux yeux
Rouge dans leurs crânes blancs.*

*Soudain les chevaux sans mors,
Sans selle et sans étriers,
Font halte et voici qu'aux morts
Parlent les ménétriers.*

*L'un leur dit à haute voix,
Sonnant comme un tympanon :
"Voulez-vous vivre deux fois ?
Venez, la vie est mon nom".*

*Et tous, même les plus gueux
Qui de rien n'avaient joui,
Tous, dans un élan fougueux,
Les morts ont répondu : Oui !*

*Alors l'autre d'une voix
Qui soupirait comme un cor,
Leur dit : Pour vivre deux fois,
Il vous faut aimer encor.*

*"Aimez donc ! Enlacez-vous !
Venez ! L'Amour est mon nom !"
Alors, même les plus fous,
Les morts ont répondu : Non !*

*Tous, de leurs doigts décharnés,
Montrant leurs cœurs en lambeaux,
Avec des cris de damnés
Sont rentrés dans leurs tombeaux.*

*Et les blancs ménétriers
Sur leurs noirs chevaux sans mors,
Sans selle et sans étriers,
Ont laissé dormir les morts.*

Jean Richepin.

On se bat à coups d'épée, puis on se donne la main, on se pique à coups d'épingles et l'on se sépare à jamais.

—X.

"DANS LES JONCS"

Le lac est à peine ridé, comme si quelqu'un de très loin, du côté de l'ouest, soufflait lentement dessus. Après avoir erré ça et là, dans les vapeurs légères et le vague du soir, je m'en revenais en canot, poussé par la brise qui gagnait la côte, sans chagrin, sans idée précise, l'âme dans le passé, dans le sillon de la petite pirogue indolente et capricieuse... Comme un enfant aime à toucher l'ombre de ses doigts mouillés, je traînais dans cette limpidité, un grand cordon qui venait de la poste, ne voyant autre chose sur ces stries de sable que les deux pivoinés de ma coiffure s'effeuillant dans les joncs et mon image qui s'y promenait aussi... Soudain, sans crier gare, comme un accident, comme l'amour, je sentis trois ou quatre coups de dents à ma ligne improvisée et je vis mordant à cet appas sans malice et qui fleurait bon, une petite huître que je tirai à moi.

—Imprudente! Le piège tentait donc tes deux lèvres de nacre? T'ennuyais-tu dans cette eau douce et fade à ne plus te faire balloter par la grande mer que tu ne peux retrouver?... Jadis, une de tes sœurs toute enjolivée, m'a servi de portemonnaie de luxe ; je t'ai brisée autrefois sur les pierres de la grève et j'ai marché sur tes débris, ne crains-tu pas ma rapacité?...

Et l'écaille se verrouilla en se glissant dans ma main ouverte et j'eus pitié de cet être inoffensif qui se cachait de moi... qui sait?...

A mesure que la vague des réminiscences allait de plus en plus se rapprochant, il arrivait dans ma mémoire fidèle, avec les années, une cargaison de coquilles sèches, de coquilles vides dont les voyageurs sanguinaires avaient, avant de les rendre à la nature, dévoré tout le sang.

Ces coquilles qui m'apportent tant de souvenirs m'étaient des jouets ordinaires que j'emplissais de terre et d'eau et dont je me faisais des digues contre le torrent. Pauvres petites! Depuis, les roulis et les tangages les ont fait glisser tout au fond et à les regarder de si loin, mon âme s'est perdue. L'eau l'a submergée de son immensité qui écrase, mais à travers laquelle elle voit comme s'il n'y avait rien d'inconnu. Il lui semble avoir toujours été là, dans ses petits souterrains de sable. Je crois vraiment, qu'elle sortait il y a quelques années du gros colimaçon de mer qui était caché, au logis paternel, dans la chambre d'amis et dont j'allais instinctivement écouter le bruit à la sourdine. Son humeur s'était familiarisée avec ces variétés, ces calmes et ces furies, ou plutôt s'était-elle façonnée—car c'était aussi le coin des pénitences.—Combien de fois, aurait-elle voulu s'y voir tout au creux, avec sa rage et ses curiosités!... Peut-être avait-elle vécu des siècles auparavant, dans cet entourage froid, ce pays fabuleux des syènes! C'étaient les moines qui chantaient jadis qui lui sifflaient des gamineries et se riaient du printemps.

Si, comme je le crois, le vieux colimaçon rose fut le berceau de mon cœur, il y grandit, avec lui, en secret, effarouché de tout ce qui lui touché, se repliant et s'enfouissant, dès la première alerte, dans les profondeurs d'où il est venu. Nos vibrations s'unissent, s'amortissent dans les spirales et ne semblent qu'une annonce de tempête. Pourtant, nous pleurons ensemble, lui la mer et moi le monde et sous ce poids qui m'opprime, j'ai peur de mourir là, quand il fera beau clair de lune et que d'autres riront et me broieront à leurs pieds.....

Comme longtemps, longtemps après, on vit plus fébrilement ces petites passions de la jeunesse! Quand réellement, l'éclosion de nos sentiments exige une coquille solide pour où les placer; il nous semble, qu'au fond de ce petit ballot tout de même, une main nous a trouvé et nous étouffe, que l'enveloppe est trop rétrécie qu'on va éclater sous cette étreinte ! On sanglote tout

comme si l'Atlantique entraînait en bouillons dans notre coquille et on croit bien de tout son courage, qu'on est dans un précipice, à la suite d'un transatlantique, dans les houles englutissantes, sauvée d'un naufrage, cramponnée à une épave, qui nous secoue et nous déchire et dont on revient toute meurtrie d'avoir voulu voir autre chose. C'est dans cet océan de la vie que notre cœur se noyant, voulant se raccrocher au coin de la chambre où il a vécu, rencontre parfois, en se débattant un ami tout semblable qui a un faible pour les rubans roses venant de la terre et qui nous fait pleurer.

Je suis devenue d'une sensibilité touchante pour tout coquillage à la dérive. N'arriverait-il pas quelque jour que je rencontrerais en voyageant sur quelque rivage, la petite cabane où mon cœur se tient. Quelle surprise de le voir dans mes mains ce petit membre qui me réchaufferait et qui n'a pas vieilli, me répondre tendrement mon nom quand je lui soufflerais le mot de passe. J'ai tout de même souvent peur de le voir revenir... Que me dirait-il de ses voyages? Ne serait-il pas épuisé? Et qui sait, puisque, sans cœur on ne vieillit pas, ne le renverrais-je pas au large, avec tous les revers et toutes les années qu'il apporte... Les sentiments intimes et qu'on ne communique pas s'épanouissent, se développent, craignent le monde et la côte et se dilatent un jour violemment. Pourquoi alors? Ici, la foule mugit, rit, bavarde au point qu'on n'entend rien autre chose; là-bas, il n'a jamais été bercé plus harmonieusement. La mer est une cure merveilleuse et ne parle pas toujours rien que de fleurs et d'amour. Il va où il veut et où il ne faut pas toujours prendre garde...

Et j'entends mon cœur qui se débat dans son caveau:

«Mais cette petite tanière n'est pas un gîte, dit-il. Il n'y a pas de dentelles pas de grâce: il n'y a rien de flon, de léger, de moelleux. Je ne suis pas un être pratique. Je suis d'un naturel nomade, il me faut courir, voler, et je suis las d'avoir à rouler dans les précipices. Exilé, je m'attache à la mousse et je crains le reste. De jour en jour poussent autour de moi, des racines plus pro-

fondes, dont personne ne dérange le cours et qui m'enlacent et dont j'étouffe. Je chancelle là-dedans au choc des flots grouillant de tarentules et de crabes. J'entends continuellement la voix des mêmes esprits que moi, déçus, emprisonnés, menant une vie artificielle et le grincement de ces milliers de petites dents qui veulent mordre et qui se meuvent avec passion. Les mystères qui gisent dans ces recoins d'ombre se suivent furtifs et silencieux. Les bruits qui nous arrivent semblent une foule agressive dont la masse roule autour de nous et nous emporte. Tout ce monde, pour nos goûts prématurément et forcément sauvages, nous est une infinité de marionnettes et de momies emmitoufflées qui viennent prendre leur récréation au bain et qu'on ne peut admirer. Reprends-moi, j'ai peur. Penses si un jour, une de ces furies de la mer s'imaginait tout à coup de rentrer chez moi, si un de ces géants se mettait à sentir la viande fraîche et que d'autres diraient comme celui-là... Je servirais de pâture, sans merci, à quelque reptile et j'irais battre dans la poitrine d'une anguille, d'un crapaud, d'une couleuvre...»

—«Non! Non! que le ciel me préserve d'une telle calamité! Nager, nager toujours, sans jamais naviguer avec bon sens, craindre toujours les malices et les badauds. Avoir un tel logis; de grands yeux fixes et stupides, une grande bouche qui ne sourit jamais, pas de nez et le dos peinturluré de baricoles. Non. Non! Je ne me ferais pas à organes d'amphibies, à cette constitution, à cette métamorphose! Je veux revenir à mes misères, pour ne pas sentir ces organes croches se replier sur ma vie, pour ne pas devenir cet insecte plein d'arêtes qui peut échouer à n'importe quel pêcheur, être vendu dans les foires et dépecé, sans aucune raison funèbre, pour ne pas sentir son squelette croustiller sous les crocs du chat, avec tous les autres restes de la table. Oh ces supplices de baigne pour un cœur qu'on veut punir de trop de subtilités!...»

Vous tous qui flânez, vagabonds, reîtres, polissons, votre aide, un instant: faites la grève et rapportez-moi, je vous prie la carapace qui me

charroie mon cœur!''

Au premier moment de faiblesse, je sentis que le malin, avait sans secours, réintégré le domicile, parce qu'il défonçait ma poitrine en chantant la liberté...

Avec lui, tous les petits êtres en grève qui, comme lui, à force de larmes s'étaient créé un océan où ils vivaient en tapinois, se mirent à danser joyeusement, certains de désert, un jour leur villégiature forcée et leur retraite pour encore la bohème, les douceurs des caresses et des dentelles, dès, que la marée les ramènera, quelque part, au soleil, aux chansons et à l'amour.

De là, de toutes ces désespérances guéries, de ces folies tempérées, de ces douleurs adoucies et réconfortées, autant sur nos rivages et partout, de petites valves abandonnées qui attendent de nouveaux locataires... Elles sont là aux avaries de tous les temps, plus nombreuses que les tentes de bain les petits sanatorium des bafouages et des mauvais coups de la vie...

Pendant ces réflexions anodines, je nouai autour de l'huître, la faveur rose à laquelle elle s'était prise et je la renvoyai avec son secret. Si elle avait pu seulement parler, la petite, si Neptune n'avait pas passé un décret sur ses ex-forçats: de ne jamais rien dire de leurs révolutions, peut-être aurait-elle aussi trouvé son maître!... Car, pour m'avoir parlé à l'âme si franchement, c'était un cœur humain, j'en suis sûre, qu'elle emportait dans sa coque, en voyage à travers le monde!...

NINE.

Le salon de modes, Mille-Fleurs, si réputé pour ses chapeaux, vient d'avoir de nouvelles créations qui seront de gros succès d'élégance et de prix.

Aménités de tramways.

—Merci bien, monsieur, dit la dame au monsieur qui lui a offert sa place...

—Oh! madame, le fait est assez rare et vous m'étonnez bien en me remerciant!...

—Vous m'avez encore plus étonnée, monsieur, en me donnant votre place!

- - L'AUTRE - -

Jack est assis sur sa petite chaise près de la fenêtre où le jour descend. Il a les deux coudes appuyés sur les genoux et ses poings s'enfoncent dans ses joues des deux côtés de son menton. Méditatif, il résume en lui-même ses méfaits de la journée. Et, au fur et à mesure de cet examen que rend plus mélancolique l'ombre qui s'étend peu à peu, il sent sous son tricot rayé de marin son cœur se gonfler et s'alourdir.

Il est triste de penser combien Jack, qui chaque soir demande au bon Dieu de le rendre très sage, entasse de délits, chaque jour, depuis l'instant matinal où il ouvre les yeux dans son petit lit blanc. En vain, il se jure quotidiennement à lui-même, il jure à toutes les autorités légitimement constituées qu'il sera tout à fait gentil et obéissant. La coalition d'une fatalité sans merci et d'un malin démon intérieur réduit à néant ses meilleures résolutions.

Ainsi, aujourd'hui, c'est effrayant ce qu'il a accumulé d'actes répréhensibles. Par hasard, le lever et le petit déjeuner s'étaient passés sans accident. Bien que Lizzie lui ait comme d'habitude donné son tub trop froid et cruellement tiré les cheveux en le peignant, Jack n'a pas grogné. Et il n'a pas fait une tache sur sa serviette en mangeant son chocolat. On pouvait le croire pour de bon dans la voie droite. La venue de Fraulein a tout bouleversé.

Ses devoirs, à dire vrai, Jack n'en était pas absolument sûr, il y avait une multiplication et un exercice de grammaire qui lui causaient de sourdes inquiétudes. Mais il était certain qu'il se rattraperait avec ses leçons. Il les avait si bien apprises hier au soir ; même pour que maman fut tout à fait contente, il les avait encore relues après dîner... Eh bien, tout à l'heure, quand, un peu troublé déjà par les résultats, à

vrai dire désastreux, de la multiplication et de l'exercice, il a dû le répéter, voilà qu'il n'en a presque plus retrouvé un mot. Il a placé le cap de Bonne-Espérance à l'ouest du lac Michigan et fait de Melbourne un roi des Philistins. Après quoi, il a proféré sur l'adjectif possessif des choses tellement épouvantables que Fraulein a dû se boucher les oreilles qu'elle a grandes. Et elle lui a déclaré qu'il était un vrai âne et n'avait pas appris ses leçons.

C'est ici que les choses ont achevé de se gâter. Que Jack soit un âne, on le lui a dit si souvent qu'il serait ridicule d'y contredire. Mais il a soutenu mordicus qu'il avait appris ses leçons: il les avait même tellement apprises qu'hier soir, en s'endormant, cela lui bourdonnait dans les oreilles: l'adjectif possessif... l'adjectif possessif...

Hélas! Jack a mis trop de véhémence dans ses protestations: d'où il est résulté qu'à la paresse et à l'ignorance il a ajouté l'impertinence. C'est ce que Fraulein lui a fait remarquer en pinçant les lèvres avec cette grimace qui rendrait si agréable de lui donner un bon coup de poing au milieu de la figure. Et elle a marqué un zéro sur le cahier de notes.

Quand elle a été partie, Jack s'est disputé avec Lizzie parce qu'elle se moquait de lui. Il s'était vanté de savoir sa géographie sur le bout du doigt. Et voilà que Lizzie a aperçu le zéro, tout frais et tout rond, au beau milieu de la page blanche... Quel petit menteur!

En vain Jack a voulu s'expliquer. Il avait très bien appris sa leçon ; d'ailleurs, il l'apprend de toutes ses forces presque tous les jours. Seulement, dès que Fraulein entre et s'assied, ça s'en va. Et ça s'en va plus vite encore et plus loin les jours, où, comme elle dit, elle a sa "mik-raine..." Mais Lizzie hausse les

épaules: un petit menteur, voilà ce qu'il est...

Un petit menteur!... Jack n'est pas particulièrement convaincu de ses mérites. Mais être traité de menteur, c'est trop. Il a répondu à Lizzie: "C'est vous qui êtes une menteuse." Sur quoi s'est engagée une controverse dont le diapason a monté jusqu'au moment où maman, entrant à l'improviste, y a coupé court. Et Jack a été privé de dessert.

Justement, il y avait une tarte aux pommes. Jack l'aime beaucoup. Pourtant ce n'est pas cela qui lui a été le plus dur. Au déjeuner, maman a dû révéler à papa que Jack avait de nouveau été méchant ce matin. Ce malheureux papa, qui a tant travaillé et qui rentre si fatigué chez lui, a été accablé par cette nouvelle. Il a eu vers Jack ce regard doux qui donne un peu mal au cœur et a murmuré une fois de plus: "Eh quoi, mon pauvre Jack, toujours la même chose!" Et maman, qui n'est jamais bien gaie, a été encore plus triste que de coutume... Jack n'a rien trouvé à dire pour se justifier. Il avalait difficilement les bouchées et s'est étouffé d'une manière horrible avec les pommes de terre, ce qui a montré comment il mange salement, malgré les observations qu'on lui fait.

L'après-midi de Jack a été mélancolique. Pendant la promenade, il n'a rencontré aucun des chiens qui sont ses amis. Et, comme il n'avait pas envie de parler, Lizzie lui a déclaré que c'était bien vilain d'être aussi boudeur. Ignorant, paresseux, impertinent, menteur, malpropre et boudeur, ah! maître Jack est un joli monsieur! Et ce n'est pas tout. En rentrant, il a tiré si fort le cordon de sonnette qu'il lui est resté dans la main. Violamment arrachée à ses comptes, la vieille Félicie lui a dit d'un ton fâché: "Vraiment, monsieur Jack, comment pouvez-vous être si brusque? Si vous saviez comme notre petit Fred était doux et obéissant!"

Car Jack a eu un frère aîné qui s'appelait Fred. Il était venu au

monde à peu près un an avant Jack. Mais le bon Dieu l'a repris chez lui quand Jack était encore presque un bébé. Et malgré tous ses efforts, Jack n'est pas tout à fait sûr de se souvenir de lui pour de bon. Quelquefois, tout au fond de sa mémoire, il lui semble bien apercevoir un visage rose cerclé de boucles blondes qui lui sourit. Mais qui sait si c'est Fred lui-même, ou seulement le pastel qui est accroché dans la chambre de maman, à côté de son lit?

Sur une très petite tombe blanche qu'entourent des fleurs toujours fraîches, le nom de Fred est gravé au cimetière. Et il est gravé plus profondément dans le cœur de Jack. Jack n'a guère d'amis — cela fatiguerait sa maman et peut-être lui ferait de la peine que d'autres enfants viennent à la maison. Mais il n'en a pas besoin: puisqu'il a Fred.

Fred est l'ami, le frère aîné, qu'il chérit et qu'il vénère de toute sa tendresse. Fred était si doux, comme disait Lizzie tout à l'heure. Il était si sage, si obéissant. Il ne cassait pas ses joujoux dont Jack a hérité avec tant de respect. Il n'était pas gourmand. Jamais il n'ennuyait ses parents, ni les bonnes. Il était très caressant. Et il était joli, ah! si joli que les anges qu'on met sur les tableaux le sont moins que lui. Aussi le bon Dieu l'a très vite repris chez lui. Et il l'a laissé à la maison que le pauvre Jack, avec ses vilains défauts, ses taches de rousseur, son nez en trompette et sa bouche qui est encore plus laide depuis qu'il y manque quatre dents.

Il ne faut jamais, jamais parler de Fred à maman. Mais, quand par hasard Félicie n'est pas de trop mauvaise humeur, Jack va s'asseoir à côté d'elle. Et tandis qu'elle écosse ses petits pois, il lui demande très poliment de lui raconter quelque chose de Fred. Et, recueilli, il demeurerait des heures à écouter ce que Fred disait, quels étaient ses jeux, l'histoire de sa grande maladie, et comment un matin d'avril des hommes noirs l'ont emporté. Et Félicie ne manque jamais de conclu-

re: "C'est depuis cette époque que votre maman est toute changée."

Jack acquiesce avec componction. Lui qui n'a pas connu Fred, il peut un peu se consoler en pensant à lui. Mais, pour maman qui l'a bercé dans ses bras, ce n'est pas la même chose. Pauvre maman, on comprend bien pourquoi, si souvent, quand elle cause avec vous et semble vous regarder, tout à coup sa pensée s'envole, sa voix s'éteint et peu à peu ses yeux se couvrent d'une buée. Elle est là-bas, très loin, près de l'autre. Il paraît qu'autrefois elle était très gaie. Du matin au soir, son rire clair résonnait comme un tas de petits grelots. Maintenant elle ne rit plus. Elle parle très peu. Elle est toujours habillée de noir. Elle est très souvent étendue. Et qui croirait que cet étourdi de Jack augmente sa fatigue en bavardant trop haut près d'elle ou en ayant des jeux qui font du bruit!... Pauvre maman! Avoir un Fred si parfait et un Jack qui l'est si peu, et ne garder que le Jack, il faut dire que ce n'est pas de chance. Si seulement le bon Dieu avait laissé Fred et pris l'autre, c'est ça qui aurait arrangé les choses. Mais qu'est-ce qu'il aurait bien pu faire de Jack, dans son paradis, le bon Dieu?

Voici que Lizzie apporte la lampe. Et, avant de ressortir, elle engage Jack à venir jouer avec ses soldats. Jack répond, un peu distrait: "Tout à l'heure, Lizzie." Mais il demeure plongé dans ses pensées. Cette journée qui a été si mauvaise lui pèse sur le cœur. Il n'a pas d'entrain. Lizzie le lui répète bien souvent: "Il n'est bon à rien." Elle a raison. Comme c'est bête de n'être bon à rien!

Une voix, une chère voix, le tire de son rêve:

—Eh bien! Jack! Qu'est-ce qu'on me dit! tu as boudé cet après-midi?

Jack lève la tête. Sa maman s'est laissée aller dans son grand fauteuil. Mince dans sa robe noire, elle paraît encore plus lasse que de coutume. Sa figure toute blanche est à demi inclinée sur son épaule, contre le

dossier. On dirait une fleur brisée. Jack ouvre la bouche, mais il ne trouve rien à répondre. Seulement, quelque chose lui serre la poitrine et il a très mal. Maman répète la question:

—Eh bien, Jack, est-ce vrai? Tu as boudé cet après-midi?

Il n'y a point de colère dans la voix de maman. Quelquefois, il faut bien qu'elle se fâche contre ce malheureux Jack et qu'elle le gronde un peu. Mais, ce soir, elle est toute douce; seulement, peut-être encore plus triste, et toujours par la faute de Jack. Il se lève et s'approche du fauteuil:

—Maman, je vous assure que je n'ai pas voulu boudé. Seulement je n'avais pas très envie de parler.

Il a dit cela tout bonnement, en affermissant sa voix qui tremblait un peu. Le visage dolent de maman se tourne à demi vers lui, et la bouche aux lèvres amincies esquisse un pâle sourire.

—Mon Jack qui n'avait pas envie de parler! Viens me raconter cela!

Jack va chercher le grand tabouret, le pose à terre à côté du fauteuil et s'assied. Il est rare qu'il ait ainsi sa maman pour lui tout seul. Et trop souvent, quand il est avec elle, il n'a pas les gestes ni les paroles qu'il faudrait. Dans ce moment même, il ne trouve pas de mots sur sa langue bavarde. Mais la main blanche et maigre est allongée sur les genoux. Timidement, Jack l'effleure de ses doigts, et, comme elle ne le repousse pas, il la soulève et y dépose un baiser.

—Qu'est-ce qu'il y a donc, mon Jack? Est-ce que ce sont toutes les sottises que tu as faites qui te rendent si tendre?

Jack sent ses joues qui deviennent chaudes et il ne répond pas tout de suite. Il aurait été si heureux, si heureux, si, en ce moment, il n'avait pas été question de ses sottises! Ça aurait été très bon de demeurer ainsi tous les deux, sans aucune histoire. Mais, quand on a été méchant, il est bien juste, n'est-ce pas? qu'on en subisse les conséquences. D'ailleurs, ce n'est pas une

gronderie qui sort des lèvres de maman ; seulement une sorte de cause-rie, où elle lui explique qu'il faut absolument qu'il tâche d'être plus sage pour qu'on puisse l'aimer et qu'il ne soit pas malheureux.... Le cœur de Jack se gonfle, et il balbutie d'un accent un peu étranglé :

—Je tâche déjà, maman, je vous assure, mais je tâcherai encore plus.

Qu'a donc maman ce soir ? Voici qu'elle penche un peu la tête, et tout à coup ses lèvres viennent effleurer le front de Jack. D'habitude elle l'embrasse seulement une fois le matin et une autre fois au coucher. Brusquement, Jack se sent très drôle. Il a envie de crier de joie et de rire ; mais peut-être que s'il desserrait les dents il éclaterait en sanglots.

—Alors mon Jack sera toujours un bon garçon !

Oh ! il voudrait être un si bon garçon ! A demi-voix et s'arrêtant de temps en temps pour baiser la main qui toujours ne se dérobe pas, Jack laisse à petits coups déborder son cœur... Il voudrait tant être gentil. Il essaye, mais ce n'est pas commode... Quelquefois les leçons sont difficiles. Et il a la tête dure, Fraulein le lui dit souvent. Mais peut-être qu'elle deviendra molle... D'ailleurs il se repent très fort tout de suite après ses méchancetés. Seulement il vaudrait mieux se repentir avant. Il a inventé une nouvelle prière pour demander qu'il ne fasse pas de peine et que tout le monde l'aime.

Maman ne répond plus que par monosyllabes, et puis elle ne répond plus du tout. On entend seulement sa poitrine qui se soulève à peine de temps en temps. Et peu à peu voici que la voix de Jack s'éteint aussi. C'est très bon de rester ainsi tous les deux ensemble, sans rien dire. C'est meilleur que tout. Il a posé sa joue sur la main qui est à lui et se tait voluptueusement.

Mais tout à coup une goutte tiède tombe sur le front de Jack. Et, de la tête aux pieds, il tressaille... Cette goutte... Il a compris...

Hélas, Jack sera toujours le même. Pendant qu'égoïstement il est heureux, à côté de lui sa maman

souffre et pleure, à sa place "l'autre" saurait ce qu'il faut dire, et sans doute que s'il était là elle ne pleurerait pas. Au lieu que Jack n'est bon à rien...

... Dans le silence, une petite voix monte, humble, oh ! très humble :

—Maman, ne me regardez pas. Fermez les yeux. Et peut-être que vous croirez que c'est "lui".

D'un geste brusque maman se redresse. Elle a un cri, envisage une seconde son petit garçon, et tout à coup la voilà qui le serre dans ses bras éperdument, à lui faire mal, délicieusement mal...

André LICHTENBERGER.

(De "La Revue hebdomadaire".)

Lettre ouverte au directeur du Theatre National-Français

Monsieur le directeur,

Je tiens à vous féliciter hautement de l'heureux choix que vous avez fait dernièrement, d'une pièce de Sardou, à votre théâtre. Elle a reposé le public des mélodramatiques sensations et à situations plus fantaisistes que réelles.

La foule qui a, durant cette semaine, encombré votre théâtre, a dû vous prouver qu'il y a moyen de faire de bonnes recettes avec des pièces d'un ordre supérieur au mélodrame, et, me faisant l'interprète d'un grand nombre d'auditeurs, je demande qu'il soit donné plus souvent encore des représentations d'un intérêt tout aussi vif.

La fermeture des Nouveautés — fermeture que les amateurs de bonne littérature déplorent vivement — attire au National un public aussi nombreux qu'appréciateur, que vous retiendrez sans peine avec un répertoire choisi. Les artistes que vous avez actuellement, sont assez forts pour supporter avec talent les plus grands rôles, et, si vous vous décidez à mêler au drame un peu de comédie, le succès du Théâtre National vous étonnerait peut-être.

L'année dernière, j'ai entendu aux Nouveautés, la plus agréable comédie qu'il soit possible de jouer : Elle s'intitulait : "Trois jours à l'ombre". En interrogeant votre programme, je trouve précisément les noms des acteurs qui en ont rempli les divers rôles — et avec une verve, un brio absolument enlevé. Ces artistes sont MM. Marcel, Dumestre et Leclercq.

Dans l'intérêt même du Théâtre National, je vous engage à l'y faire jouer et je vous promets une élite empressée, en nombre plus que suffisant pour occuper jusqu'à la dernière banquettes de votre salle.

Croyez, Monsieur le directeur du Théâtre National, à l'expression de mes sentiments.

FRANÇOISE.

La Fédération de la Saint-Jean-Baptiste

La première soirée de la Fédération Nationale de la Saint-Jean-Baptiste, pour l'année 1908-09, a eu lieu le 24 octobre dernier.

Jamais l'affluence de femme n'a été plus considérable et plus enthousiaste. Le programme musical et littéraire a été de premier ordre.

Il est difficile de concevoir une association plus populaire et plus nombreuse que celle de la Fédération de la Saint-Jean-Baptiste, et déjà, la bonne influence qu'elle exerce est des plus bienfaisantes.

Prenons, par exemple, sa lutte contre le fléau de l'alcoolisme et les effets heureux qui s'en font sentir. De l'avis même d'un éminent magistrat, M. le juge Choquet, on peut constater tous les jours les progrès de la ligue antialcooliste que mène si vigoureusement la Fédération nationale.

D'autres réformes importantes suivront bientôt.

FRANÇOISE.

Les femmes aiment le changement. Lorsqu'un chapeau a cessé de plaire, elles vont à Mille-Fleurs, où il y a une immense variété du meilleur goût.

Mon Petit Canadien

Il est haut comme une botte ; par les jours de pluie ou de grand froid, quand il endosse le veston de son père, il s'embarasse les pieds dans ce pardessus. Le jour où je lui demandai son âge, — il y a de cela plus d'un an, il me répondit, en cherchant à atteindre les étriers, — il est chevalier consommé, "Six ans dans trois mois!"

Vous voyez, c'est presque un homme. Il comprend d'ailleurs l'importance que lui donne ce titre ; il faut dire qu'il connaît déjà les travaux qu'il impose.

J'ai l'occasion de rencontrer assez souvent ce petit homme sur la route qui conduit au village ; il m'attend près d'une barrière, qu'il ouvre galamment afin de m'éviter de descendre de voiture, demande s'il peut "embarquer", et est grimé sur le siège avant que j'aie eu le temps de répondre.

S'il n'est pas de bonne humeur, il se met à siffler, à siffler comme un merle, heureusement pour mes oreilles, ces mauvais jours sont rares ! le plus souvent nous causons. Il est au courant des récoltes : m'annonce l'époque des semences, assure que l'année sera bonne pour "les latties", me confie ses impressions d'un voyage dans le Nord. "Un fameux temps pour freighter!" Le tout entremêlé de conseils sur la manière de conduire "pour le pays" ; sur la route à suivre : "Le chemin de l'Est est assez méchant!"

Depuis que l'école du district est ouverte, je n'ai pas manqué de l'interroger.

Ah ! l'école ! c'est un plaisir pour lui ! Est-ce une vantardise, il m'a assuré qu'il était le plus fort de tous ? Après tout, il en est bien capable ! Pour me donner une idée de sa science, l'autre jour, voulant tenter une expérience et lui présentant un journal, je lui demandai de me lire le titre.

Mon petit bonhomme arrondit ses yeux intelligents et me montrant le titre du doigt : — C'est du français, ça ?

Oui, c'était du français, et j'eus une vraie peine en songeant, tout d'un coup que c'était tout aussi incompréhensible que du chinois pour mon petit Canadien !

Dès lors, pendant qu'il me disait le plai-

sir qu'il aurait à lire le français et commençait pour la vingtième fois les péripéties palpitantes du "cassage" de la pouliche du "Queen", — je songeai aux mots que je pourrais trouver pour toucher le cœur, faire vibrer la fibre du patriotisme des mœurs et des grandes sœurs qui, elles, lisent le français et ne voient pas près d'elles s'ouvrir de jeunes intelligences à qui elles doivent le legs qu'elles ont reçu : la connaissance, aussi complète que possible, de la langue nationale !

Mieux que toute l'éloquence dont ma pauvre plume pourrait se faire l'interprète, je voudrais qu'elles aient entendu l'accent de mon petit Canadien.

— J'aimerais ça, lire le français !

Demain, j'en suis certaine, elles commencent l'initiation aux mystères de l'a, b, c, d...

MAGALI.

("Le Courrier de l'Ouest.")

Un nouveau jeu

C'était un jour pluvieux, dans une grande salle, plusieurs enfants se dressaient autour de la table de famille, devisant sur les jeux les plus amusants pour chasser l'ennui et occuper une longue après-midi de réclusion à la maison.

Tout-à-coup la petite Hélène s'écria d'une voix claire :

— Jouons donc à la poupée ? C'est un jeu amusant.

— Non, reprit le petit Marc, ça c'est bon pour les petites filles, mais nous, les garçons, qu'allons-nous faire ? Nous ne sommes que trois.

— Si vous voulez m'en croire, suggéra la grande sœur Marthe, nous allons jouer à un jeu bien amusant. Vous savez que c'était ma fête l'autre jour, et maman m'a donné une piastre que j'ai employée à l'achat du jeu à la mode, "Qui Sait" ?

— Ah oui, s'écrièrent en chœur tous les enfants, jouons à "Qui Sait" ?

— Mais moi, s'écria le bébé, je ne suis pas savant comme vous autres, c'est toujours moi qui perd, bon. Cela n'est pas juste.

— Songe donc, bébé, s'écria Louis, l'aîné, c'est en jouant que tu vas apprendre. Si tu restes toujours là, dans ton coin à rechigner, tu n'ap-

prendras rien et tu sera toujours le dernier au jeu.

— Tu te rappelles, ajouta Marguerite, papa nous dit souvent que c'est très utile et nécessaire de savoir l'histoire de son pays.

— Je vais essayer reprit le petit George, encouragé par ces remarques. Je veux bien jouer, mais Anita, si c'est toi qui questionne, ne triche pas comme l'autre jour.

Marthe se leva, courut chercher "Qui Sait ?", et le jeu commença.

— Attention, dit Marcelle, voici la première question. Et prenant au hasard un coupon dans la jolie boîte artistement faite, d'une voix grave et distincte, elle demanda :

Q.— En quelle année Québec fut-il fondé ?

Elle n'avait pas fini la question que Bébé s'écriait d'une voix triomphante :

— 1608... tandis que Marthe, d'une voix mal assurée, disait : 1908.

Ce qui fit éclater les joyeux rires de la bande.

— Les questions et réponses se succédèrent jusqu'à ce que tous les jetons furent épuisés. Cela dura une bonne heure et demie. Le tout se passa avec un entrain extraordinaire à voir. A la fin lorsqu'on fit le relevé de cette joute amusante et instructive, il se trouva que Bébé avait, haut la main, gagné la partie. Aux applaudissements de tous les joueurs, il alla triomphalement porter à sa maman qui était dans une autre pièce à finir une broderie, sa carte couverte de coupons. Un baiser couronna le triomphateur.

Pendant ce temps, le mauvais temps avait fui et le soleil était reparu, dorant de ses rayons la pelouse, où les enfants, joyeux et contents, s'en allèrent prendre leurs ébats.

CHARLES-EUGÈNE.

L'absence diminue les passions médiocres, mais elle augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu. — Larocheffault.

Le rire est le son de l'esprit ; certains rires sonnent bête, comme une pièce de monnaie sonne faux.

Recettes Faciles

MANGEONS DES POMMES

La pomme a été calomniée depuis que notre mère Ève en a fait un si mauvais usage. Nous nous imaginons que c'est la pomme qui a déterminé tout le mal dans le Paradis terrestre, et la pomme a un mauvais renom.

Tout le monde au surplus, regarde la pomme comme un fruit si commun que personne ne s'occupe de ses propriétés médicinales. Souvent on s'en abstient, pour ainsi dire inconsciemment, parce que les diabétiques et les dyspeptiques ne doivent pas en manger ; ce sont, fort heureusement, des exceptions.

Toute personne bien portante doit, nous dit une récente communication à l'Académie, manger une pomme bien mûre et bien savoureuse comme dessert ; c'est encore meilleur pour la santé avant de se mettre au lit.

La pomme est, par excellence, un aliment pour le cerveau, parce qu'elle contient plus d'acide phosphorique qu'aucun autre fruit, que l'acide est très facile à digérer. Elle excite le fonctionnement du foie, elle procure un sommeil agréable, des songes gais, et entretient la bouche saine.

Donc, il faut manger des pommes en abondance..

CHOUX-FLEURS AU GRATIN (entremets).—On prépare ainsi les choux-fleurs qui ont déjà été servis à la sauce blanche. On les met sur un plat qui va au feu, avec mie de pain très fine, beurre et un peu d'épices. On leur donne une forme arrondie et on leur fait prendre couleur dans le four.

CHOUX-FLEURS AU GRATIN ET AU FROMAGE (entremets).—Lorsqu'ils sont cuits à l'eau, on les dresse sur un plat allant au feu et préalablement beurré ; on les arrose de beurre fondu, on les couvre de fromage de gruyère et de parmesan râpé en quantité égale, on arrose de nouveau avec du beurre, sur lequel on répand encore du fromage en pou-

dre mêlé de mie de pain, et on fait prendre couleur dans le four.

CIDRE DE POMMES.—Pour une pinte de cidre, prenez 2 douzaines de pommes très sûres, tranchez chaque pomme en 4 morceaux, ajoutez 2 pintes d'eau, faites bouillir jusqu'à ce qu'elles soient cuites, coulez dans un linge (coton blanc un peu clair), ajoutez 1 1-2 livre de sucre granulé, 2 cuillerées à soupe de cochenille, 1 cuillerée d'essence d'amande amère (ratafia), faites bouillir le tout 1 heure et 30 minutes, dans un plat couvert (en granit), faites refroidir, mettez ensuite dans des bouteilles bien bouchées.

POMMES FARCIES. — Vous commencez par préparer une bonne compote de pommes bien sucrée et un peu épaisse. Pendant que cette marmelade refroidit, évidez de belles pommes reinette sans en déchirer la peau. On se sert pour cela d'une petite cuillère à légumes en acier tranchant. Arrosez l'intérieur des pommes de quelques gouttes de rhum. Fouettez en neige très ferme 5 blancs d'œufs et amalgamez-les rapidement à la marmelade de pommes.

Remplissez de ce mélange les pommes évidées et saupoudrez de sucre très fin. Mettez à cuire environ 5 à 6 minutes. Dressez les pommes sur un plat garni et servez aussitôt.

SOUPE A LA CITROUILLE. — Prenez un quartier de citrouille, ôtez-en la peau et les pépins ; coupez-le en morceaux de la grosseur d'une noix, et mettez-les sur le feu, dans une marmite avec de l'eau. Lorsque la citrouille est complètement réduite en marmelade, mettez-y un demi-quarteron de beurre et un peu de sel. Donnez encore quelques bouillons. Faites bouillir une chopine de lait, ajoutez-y un peu de sucre ou de sel si vous le préférez et mêlez avec la purée de citrouille, mettez du pain émincé dans la soupière, et versez dessus le mélange de citrouille et de lait.

RESTES DE BLANQUETTE. — Faites crever du riz dans du bouil-

lon. Coupez le reste de viande en petits morceaux ; écrasez les pommes de terre, si vous en avez mis dans la blanquette, mélangez le tout avec le riz ; versez dans un plat beurré. Parsemez de fromage de Gruyère et de petits morceaux de beurre, faites prendre couleur au four pendant un bon quart d'heure.

Conseils Utiles

—Le sel fait tourner le lait : par conséquent, en préparant des bouillies ou des sauces, il est bon de ne l'ajouter qu'à la fin de l'opération.

—L'eau bouillante enlève la plupart des taches de fruits ; versez l'eau bouillante sur la tache comme à travers une passoire, afin de ne pas mouiller plus d'étoffe qu'il n'est nécessaire.

—Le jus des tomates bien mûres enlève les taches d'encre et de rouille sur le linge et les mains.

L'ÂME NORMANDE

Nous avions annoncé dans un de nos derniers numéros les conférences que se proposait de donner Monsieur le lieutenant Lanrezac.

La première de ces causeries sera donnée le 12 novembre dans la salle académique du collège Sainte-Marie, et aura pour sujet : L'Âme Normande.

Pendant quatre ans alors qu'il parcourait les plaines de la Normandie, avec ses soldats, le lieutenant observa les vieilles traditions et les vieilles coutumes de cette province qui nous tient si au cœur puisque beaucoup des nôtres viennent de cette partie du vieux pays.

Ainsi qu'il l'avait fait au Soudan, le lieutenant nota des vieux contes, des chansons curieuses, qui, bientôt hélas ! ne seront plus connues, et c'est le résultat de ce travail considérable qu'il nous donnera dans une causerie accompagné de chansons et de projections lumineuses.

Cette causerie aura lieu dans la Salle Académique Sainte-Marie, sous le haut patronage de l'Union Catholique dont on connaît les travaux remarquables et qui depuis plusieurs années déploie une activité inlassable sous la direction de son président l'honorable avocat de la Cité, Monsieur Archambault.

On peut dès à présent se procurer des billets au collège Sainte-Marie, dont le prix est de 50 cents pour les sièges réservés, et de 25 cents pour une entrée simple.

Mme Z... parle sans cesse de son âge, et de sa belle vieillesse.

—J'ai soixante ans, eh bien...

—Eh bien, lui dit son mari, très sèchement, ne vous en vantez pas si fort. Quand on a tant de lustres, on ne les allume pas !

LA ROUTE S'ACHEVE

Par JEAN ST-YVES (1)

—Voilà pour vous, monsieur le major.

On les avait gardés quinze jours, trois semaines, à l'hôpital, le temps de les remonter un peu. Et un matin, ils étaient partis avec un congé de convalescence indéfini.

—Ah! mon lieutenant, disait Farou, vous me sauvez une seconde fois... Adieu!... Si jamais vous passez en Normandie, faudra venir nous voir... Torcy-le-Petit près Torcy-le-Grand... n'oubliez pas! On vous recevra, allez!...

Et ceux-là, on les envoyait.

Pauvres gars! Ils avaient été plus vite épuisés que les autres, voilà tout. S'en tireraient-ils?... Madeleine, que Farou aimait tant, aurait-elle un jour dans ses grands yeux mauves toutes les larmes contenues maintenant dans ceux de Marguerite, la pauvre fiancée de Jacques Marelle?

VII

Un soir, à la popote, ils s'attardent.

Ils sont quatre, groupés au centre de la table sous le pankha qui se balance ; quatre, pas plus. Les autres sont aux eaux ou en congé de convalescence, en France.

Ils causent lentement, accoudés, à mi-voix.

Parfois il y a des instants de silence.

Les yeux, des yeux qui ne voient pas, regardent la flamme dansante des photophores, et ils s'essaient à percevoir quelque idée légère, falote, qui papillonne sous leurs fronts pâlis, dans leurs cerveaux déprimés. D'autres suivent la fumée des cigarettes qui, d'abord lente, monte, puis s'ébroue, absorbée, dissoute

dans le mouvement de l'écran balancé. Tout autour, la grande pièce est vide, avec quelques chaises noires qui sont restées contre le mur ; les chaises des absents.

Dehors, c'est la tempête de sable qui continue. Le sirocco, depuis huit jours, sans trêve même sa sarabande. Une plainte infinie, un déchirement immense court dans l'espace.

Tout se recouvre de sable. Il pénètre partout en poussière fine, impalpable ; rien n'en défend. Les aliments en sont saupoudrés, le pain crie sous la dent. Et quand le vent frappe au visage, enveloppe les mains, c'est la sensation subite d'une brûlure.

Aussi prolongent-ils le plus possible cette fin de repas. Ils sont mieux là dans cette salle close, trop grande pour eux maintenant, mais où le pankha fouette l'air alourdi et le rend un peu plus respirable. Ils sont bien là tous les quatre, face à face, n'ayant plus rien à se dire qui n'ait été dit déjà, écoutant la tourmente passer à travers le parc et les palmiers faire dans la nuit leur grand bruit sinistre de vagues écroulées.

Et ils attendent, ils ne savent quoi, seuls, silencieux...

Cependant l'un d'eux se lève. Machinalement les autres imitent ce mouvement. Ils sortent, se perdent dans le noir. Ils vont vers la plaine, au cabaret de l'Espagnol, et Pierre les suit. Mais à la porte de la popote une voix a prononcé son nom. Il revient sur ses pas. C'est un de ses hommes qui le demande. Une dépêche vient d'arriver du Sud à l'instant même. Il entre la lire... et puis les mots s'embrouillent, tremblent sous ses yeux.

Il est obligé de reprendre, de lire à mi-voix, s'écoutant parler:

"Depuis huit jours nous sommes assiégés par deux Joyeux. Ils rôdent

autour du poste et tirent des coups de fusil dans les fenêtres. Huit jours que cela dure. La provision d'eau s'épuise. Guillaume a le délire. Lorrain ne mange plus, ne parle plus, à moitié fou de terreur. Les autres perdent la tête. Qu'allons-nous devenir?"

C'est Kef qui télégraphie cela. Trois étapes. En doublant la première, il y arrivera le surlendemain au jour levant.

—Vite, prévenez que j'arrive... Je pars de suite. Allez chercher Ahmar!

Et il se hâte à travers le parc, rentre s'habiller, faire seller son cheval. L'homme le suit, côte à côte, dans le noir, et à travers la rafale brûlante qui tourbillonne autour d'eux, les jette l'un contre l'autre parfois, Pierre l'entend qui murmure:

—Prenez garde, mon lieutenant... N'allez pas vous faire tuer!...

La nuit est noire, semée d'étoiles énormes qui tressaillent, pleurent, semblent se pencher, descendre en longues larmes sur cette terre en feu. On ne voit rien, rien qu'elles, et à les découvrir si grosses il semble qu'elles soient tout près, que le ciel se soit abaissé sur la terre, étouffant l'espace, raréfiant le peu d'air qu'il y ait encore à respirer.

Les chevaux ont repris l'amble, leur allure dansante de jadis. D'eux-mêmes ils se sont placés sur la piste, l'un suivant l'autre.

Les rafales se succèdent sans arrêt.

Dès qu'en face de soi, dans le noir, on ne voit plus les étoiles, c'est qu'un mur de sable se présente, une vague de poussière brûlante dont le glissement sur les joues et le front cause une douleur. Puis elle s'en va et derrière'elle, sur le sol, à travers les pieds des chevaux, on entend le sable courir.

Tout à coup le bordj de Chegga apparaît.

Il est temps. La chaleur est suffocante. La tête tourne endolorie, les yeux, éblouis, brûlés ne voient plus. Les paupières bordées de poussière

(1) Ollendorf, Paris, Reprod. interdite.

rouge coagulée, causent une souffrance.

Ahmar emmène les chevaux, lui s'enferme dans une chambre blanche et s'abat sur le sol où tout le jour il va essayer de dormir. Dormir!... alors que le temps presse, que le drame continue là-bas. A chaque coup de vent la porte saute. Un peu de sable fuse par le seuil disjoint et chaque fois met dans l'ombre le reflet d'un éclair. Dormir!... Il ne le peut. Même il ne peut rester en place.

Il faut qu'il marche, secoue le corps, dompte l'âme angoissée s'il ne veut pas succomber sous le lent énervement de la fièvre qui l'a saisi.

VIII

...Une dune plus haute... C'est là!

De l'autre côté, dans le fond, il y a une étendue claire, un grand lac endormi reflétant toute cette blancheur de là-haut. Au bout de la dune voici le poste et son mur d'enceinte où la grande porte close met une tache noire. Au-dessus montent ses deux étages pleins de fenêtres, de nombreuses fenêtres où, sur les vitres, miroite cet éclat du ciel.

Et ces reflets pâles mettent dans la demeure silencieuse subitement dressée dans les sables comme des regards de grands yeux blancs, aveugles, qui appellent dans la nuit.

Tout ceci, Pierre l'aperçoit très vite.

Il s'est dressé sur les étriers, a regardé vers Ahmar et, s'étant compris, d'un seul élan ils ont lancé les chevaux. A toute vitesse, dans un galop désordonné, ils grimpent la dune, volent vers ce point noir, cette trouée sombre du mur d'enceinte. Pendant le voyage, il avait élaboré un plan d'approche très judicieux, très sage, à cause des Joyeux qui pourraient bien les tirer au vol, mais il n'a pu se contenir. Les chevaux peuvent donner ce dernier effort. Et puis, sûrement quelqu'un veille derrière ces fenêtres... On a dû les apercevoir... La porte va s'ouvrir!...

La porte ne s'ouvre pas.

Ils frappent, appellent. Nulle réponse.

Pourtant, il y a là des hommes... six, en comptant le caporal et le tringlot!... La grande nuit lumineuse, ardente, qui les enveloppe, semble murer cette petite demeure en un mystère grave, poignant. Il y a là de la détresse en l'air.

Ahmar a rangé le cheval près du mur, et monté sur la selle, il atteint une embrasure de créneau.

—Vite!... murmura Pierre. Que vois-tu?

—Rien... rien... Ah! si, en voilà un, en face,... Il a la figure tournée vers nous, mais il ne bouge pas.

Pierre s'est hissé à son tour. Le soldat est assis sur le seuil de la porte d'entrée du poste. Il a les coudes aux genoux et ses mains soutiennent sa tête, une tête pâle, sans vie, où deux grands yeux noirs étincellent, hypnotisés sur ce portail où l'on a frappé, mais qu'il ne veut pas ouvrir. Pierre se nomma, cria haut. Il ne bougeait pas. Tout à coup, un autre apparut dans l'ombre, derrière lui. C'était le chef de poste, un nommé Dubois, petit être pâle, très maigre, à peine vêtu, chaussé d'espadrilles.

Maintenant il se tenait devant Pierre, les bras ballants, ému, prêt à pleurer, bégayant:

—Mon lieutenant!... ah! mon lieutenant... Vous... vous êtes venu!...

Tout de suite pour faire cesser cette angoisse qui le tenait, Pierre demanda:

—Pas de malheur? Tous vivants?

—Oui, tous...

Voyant la grande porte ouverte, l'autre s'était dressé la face convulsée, et, sans rien dire, derrière eux avait bondi. Avec une vigueur qu'on n'eût pas soupçonnée, il mania seul les lourds battants, les rabattit et remit toutes les barres. Après quoi il s'en revint s'asseoir comme avant, à côté de Pierre, reprendre sa faction. Il s'y tassa, crispé, la poitrine secouée de longs frissons qui lui remontaient les épaules tout à coup, et par moment il geignait, poussait un soupir, une plainte d'enfant mal-

heureux qui ne peut plus pleurer.

Pierre lui mit la main sur l'épaule.

—Eh bien, Lorrain, nous voilà!... Nous voilà, mon ami.

Il répétait les mêmes mots, accentuait, se baissant pour le regarder bien en face, faire dévier le regard de ces yeux qui s'obstinaient en quelque vision d'épouvante dressée là, derrière cette porte qu'il surveillait. Un moment, l'homme le regarda, exhala un soupir, et puis sa tête retomba en ses mains, immobile comme avant. De temps en temps un frisson passait, un sanglot que suivait une plainte longue, cette plainte d'enfant qui avait tant ému Pierre et qu'il ne pouvait faire cesser.

—Voyez-vous, mon lieutenant, faut le laisser... Ça reviendra avec le temps... Venez, voulez-vous?... Je vais vous conter ça, là-haut.

Un jour, deux Joyeux s'étaient présentés au poste, harassés, la mine défaite, les yeux rouges, brûlés par le soleil et le sable. C'était vers la fin de la journée. On voyait qu'ils avaient marché longtemps malgré le sirocco violent qui s'était levé avec le jour. Ils avaient un bâton à la main, de grands "djerids" noirs de Tuggurth. Leurs pieds, nus dans leurs chaussures brûlées, durcies, envahies par les sables, saignaient misérablement. Ils n'avaient rien avec eux, rien que leurs armes, le ceinturon lâche, accroché sur la capote ouverte, le fusil en travers du dos.

Ils déclarèrent qu'ils remontaient de Tuggurth vers Biskra avec un convoi dont ils avaient perdu les traces à partir de M'raïer. N'en pouvant plus, ils demandaient seulement qu'on voulût bien leur donner un peu d'eau et les laisser dormir. Ils repartiraient le lendemain.

Le caporal avait bien quelque méfiance. Il n'y a jamais rien de bon à attendre de ces gars-là. Son expérience, des choses du Sud le lui avait prouvé maintes fois. Mais c'était un véritable événement que cette arrivée dans leur pauvre vie enclose. Aussi, peu à peu, tous les hommes étaient descendus pour les voir et, tout de suite, ils avaient eu pitié de

ces malheureux qui avaient marché à travers le désert, par une température pareille. Réellement il fallait être en fer — ou Joyeux — pour faire cela.

On ne leur donna pas seulement le morceau de pain et le verre d'eau qu'ils sollicitaient humblement, on les hébergea largement. Ils eurent place à table et on les regarda manger, par distraction, manger toutes les portions, tout ce qu'eux, les enfermés, ne pouvaient plus, ne savaient plus manger. Après, on leur donna un coin pour dormir, et comme la nuit était venue, on les laissa seuls pour monter dans la chambre des appareils.

Mais il fut impossible de communiquer.

Le sirocco faisait rage. L'Ahmar-Kaddou était invisible; El-Berd lui-même, plus près, n'apparaissait pas dans la lunette. Dans la nuit qui les entourait tout resta noir.

Eux, suivant leur habitude, ils étaient tous là, même le tringlot. Du reste, on avait de quoi parler. Les Joyeux firent tous les frais de la conversation. On raconta des histoires de brigands. Tout à coup, à un certain bruit venu d'en bas, ils dressèrent l'oreille. Le tringlot descendit. Il remonta vite. Les Joyeux avaient forcé la porte de la chambre aux provisions et ils buvaient le vin. ...Naturellement il y eut bataille.

Les Joyeux furent de suite très méchants. Mais on les sortit l'un après l'autre et sur eux la grande porte fut refermée avec soin. Le caporal leur fit passer leurs affaires par dessus le mur et tous s'en allèrent, on les laissa crier, hurler des injures et des menaces. La veillée reprit.

Tout à coup, dans la nuit, une détonation retentit, puis, ça fit "floc" dans un carreau et un point noir se ficha au plafond, étoilé. Des parcelles de plâtre tombèrent au milieu d'eux, sur la table.

—Ah! si vous aviez vu ça, mon lieutenant... la tête que nous faisons, sur le moment... ne comprenant pas encore... ahuris!

Instinctivement ils s'étaient re-

dressés, le corps un peu en arrière, la tête levée. Qu'est-ce que cela voulait dire?

—On n'a pas eu le temps de la réflexion, allez! Une seconde balle passa, puis une autre... Heureusement, c'était trop haut pour nous atteindre.

Un carreau avait fini par tomber, d'autres se détachaient par lambeaux avec un petit cri, un grincement qui leur prenait les nerfs. Et d'en haut, autour de la lampe suspendue, des parcelles de plâtre volant descendaient toujours.

Peu à peu, en rampant, ils s'étaient traînés dans le coin où était Guillaume. Les uns étaient devenus plus pâles et se tenaient immobiles, d'autres accroupis, inquiets, griffaient les murs en des gestes inconséquents, et parfois se regardaient entre eux d'un étrange regard, long, sans âme.

Dehors, les Joyeux chantaient, riaient, venaient jusque sous le mur d'enceinte les défier.

Et les balles continuaient de passer.

Au risque de se faire tuer, le caporal avait sauté sur la table, décroché la lampe et l'avait éteinte. Il avait éteint aussi les appareils qui continuaient à briller là-haut bien inutilement puisqu'on ne pouvait communiquer d'aucun côté. Ils auraient pu tirer dessus. Peut-être l'avaient-ils déjà fait.

Après, ils étaient restés longtemps dans leur coin, écoutant les chansons et les cris des Joyeux qui leur parvenaient à travers la tempête, entre deux rafales. A la fin, ils se décidèrent à aller se coucher. Mais on ne dormit guère.

Ce n'était pas possible.

(A suivre)



POUR VOUS SERVIR MESDAMES

Nous vous donnons un service de Pharmacie à des prix réduits tout en maintenant la qualité des produits et le service prompt et sûr qui caractérisent les

LES 4 PHARMACIES

Henri Lanctot

Nourriture pour Enfants

- Nestle's Food 36c
- Allenbury's Food 45c et 85c
- Horlicks Malted Milk 45c et 85c

Toniques, etc.

- Sirope Roche au Thiocol \$1.25
- Vin Vial 1.15
- Quina Laroche 1.35
- Quinum Lafarraque grand flacon. 1.75
- Carnine Lefrancq \$1.75 et \$3.25
- Seidlitz Chanteaud49

Chocolats de Lowney, de McConkey

Pour vos prescriptions

Des assistants d'expérience et un laboratoire bien aménagé dans chacune de nos quatre pharmacies vous assurent leur bonne expérience.

Coin Ste-Catherine et St-Denis

Coin St-Laurent et Prince Arthur,
447 St-Laurent, pres De Montigny,
Nouvelle pharmacie :
Coin St-Denis et Square St-Louis

"DIOZO"

Le merveilleux désinfectant proprement mis en petites boîtes magnifiques d'aluminium, qui contient une matière antiseptique, connu pour être le désinfectant et le destructeur de mauvaises odeurs le plus puissant sur terre, d'une odeur toujours agréable et détruisant les germes des maladies microbiennes, prévient la contagion, chasse les mites de vos gardes robes, chasse les cancrelats, la vermine et les souris, etc, etc. Vendeuses et vendeurs demandés pour Montréal et toutes les autres villes du Canada. Echantillons envoyés sur réception de \$1.25

S'adresser à

N. PAQUETTE, Agent général,
1800 Ontario Est Montreal

Decouverte Merveilleuse

Guérisons Radicale, sans Opérations,

DES TUMEURS!

Cancers, Loupes, Kystes, Signes, Verrues, Etc. CONSULTATIONS GRATUITES

MME SOTTIAUX,

Herboriste Français.

998B, Rue St-Denis, Montréal. Certificats fournis sur demande.

Quand le malheur dort, crains de l'éveiller.

UNE... MERVEILLEUSE DECOUVERTE

— LISEZ CECI : —

C'est dans votre intérêt : Pour cette raison, une dame après plusieurs années d'étude et d'expérience, réussit à découvrir un remède infailible contre les maladies de rognons et de la vessie, et facillite la digestion, et la surnommé

“ LA JOIE DU PEUPLE ”

La recommandation et les témoignages ci-dessous vous donnent une preuve incontestable de sa valeur.

Je certifie que le remède appelé “La joie du peuple”, que “Madame Séguin” m'a vendu pour la maladie du “Foie” et des “Rognons” dont je souffrais depuis longtemps, m'a tout à fait rendu à la santé. Après avoir essayé des remèdes de plusieurs médecins sans aucun résultat c'est sur le conseil de plusieurs personnes que j'ai essayé le remède de Madame Séguin qui m'a rendu à la santé.

Mme Veuve ONESIME COMTOIS,
St-Bruno, Québec.

Montréal, 10 avril, 1908.

Je certifie que les remèdes de Mme Séguin m'ont complètement guéri d'une maladie des rognons dont je souffrais depuis des années et que plusieurs médecins m'avaient déclaré inguérissable. Je peux dire avec reconnaissance que les remèdes de Mme Séguin m'ont guéri de cette maladie de rognons et de vessie. Après quoi j'ai signé,

ALFRED BOUCHARD,
604 rue Cuvilliers, Montréal.

Cette merveilleuse découverte ne s'applique pas seulement aux maladies des rognons et de la vessie mais aussi à toutes les maladies particulières au sexe féminin. C'est pourquoi, MADAME VICTORIA SEGUIN invite tout spécialement les Dames et Demoiselles qui seraient atteintes d'aucune maladie particulière à leur sexe de vouloir bien aller la consulter dans leur propre intérêt. Ces consultations sont absolument gratuites et ne peuvent que vous être profitables.

En vente dans toutes les Pharmacies et Magasins Généraux.

CONSULTATIONS GRATUITES

Heure du Bureau :

de 8 à 10 a. m. — de 7 à 10 p. m.

DÉPOT PRINCIPAL :
412 Rue Cuvillier, près Ontario,
HOCHELAGA.

Mme V. SEGUIN.



CHAMBRE DU

RECORDER DE LA CITÉ DE MONTRÉAL.

Montréal, 10 Avril 1908

*D'après les informations
prises à bonne source je désire
peu à recommander M^{me}
Victoria Séguin comme dign
de toute confiance. Les
Amis sont considérés
comme officieux pour ces
vaines maladies.*

*Alfred Bouchard
Recorder de la Cité de
Montréal*

N'oublions pas que tous les Canadiens ont le devoir d'encourager la littérature nationale et que c'est être patriote que de déboursier quelques dollars par an dans ce but. La Librairie Nationale, Casimir Hébert, 200 rue Saint-Denis, Montréal, est la seule librairie au Canada s'occupant exclusivement des œuvres du terroir. Elle mérite l'encouragement de tous et compte que ces efforts pour la diffusion des œuvres canadiennes trouveront un écho dans votre cœur et que votre patriotisme se traduira par une commande. Demander un catalogue. LIBRAIRIE NATIONALE, CASIMIR HÉBERT, directeur, 200 RUE ST-DENIS, Montréal.

Librairie Nationale

200 rue ST-DENIS

Coin Ste-Catherine, MONTREAL

Casimir Hébert,

Libraire Expert, Éditeur,
(Commissionnaire)

Vient de paraître :

DOUCET (Louis-Joseph).—"La Chanson du Passant".
— Poésies canadiennes, 1 vol. in-8 de 112 pp. Prix: 0.60, franco par la poste : 0.67.

C'est le premier volume publié par la Librairie Nationale et voici l'appréciation qu'en fait un poète déjà connu :

"Dès son premier livre de vers, M. Louis-Joseph Doucet se révèle un des meilleurs poètes de chez nous. "La Chanson du Passant", est une page d'art franchement "originale ajoutée à la jeune littérature canadienne."

(ALBERT FERLAND de l'Ecole littéraire de Montréal.)

Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur

Coin des rues Ste.Catherine et Beaudry Tel. Bell Est 173 Marchands 520

Semaine du 9 Nov.

"NAPOLEON"

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

L'AME SOLITAIRE

Poésie par ALBERT LOZEAU

Charmant volume, édition de luxe imprimé à Paris.

- 1 volume 7 1-2 par 5, broché..... 88c.
" demi relieure chagrin..... \$1.35
Pleine relieure, veau souple, rouge,
tranche rouge..... 1.40
Demi relieure, marocain poli, avec coin : tranche dorée..... 2.10
Demi relieure, amateur chagrin, avec coins, tranche dorée..... 1.85
Pleine relieure, chagrin, 1er choix, tranche dorée..... 2.90

Librairie Beauchemin

(A responsabilité Limitée)

256, rue St. Paul, Montréal,



Nos dents sont très belles naturelles, garanties. INTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (incorporé), 162 rue St.-Denis, Montréal:

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette,

Gants chevreau en toutes longueurs, Spécialités de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVES STORE

431, RUE STE-CATHERINE Ouest
PHONE UP 1068

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal DE LA GARDE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a. m., a7.45 p. m.
TORONTO, CHICAGO, b8.45 a. m. a10.00 p. m.
OTTAWA, b8.35 a. m., a10.10 a. m., c8.55 a. m., b4.00 p. m., a9.50 p. m., a10.15 p. m.
SHERBROOKE, b8.25a.m., b4.30p.m. d7.25p.m.
HALIFAX, ST-JOHN, N. B., d7.25 p. m.
ST-PAUL, MINNEAPOLIS, 29.50 p. m.
WINNIPEG, VANCOUVER, a10.10 a. m. & a10.15 p. m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, b9.00 a. m. à 2 p. m. à11.30 p. m.
TROIS-RIVIERES, a9.00 a. m., a 2.00 p. m., b5.10 p. m. a 11.30 p. m.
SHAWINIGAN, FALLS: b2.00 p. m.
OTTAWA, b8.30 a. m., b6.00 p. m.
JOLIETTE, b8.20 a. m., 9.00 a. m. b5.00 p. m.
ST-GABRIEL, b9.00 a. m., b5.00 p. m.
STE-AGATHE, b8.45 a. m., c9.15 a. m. (1) 1.30 p. m. b4.00 p. m.

NOMININGUE, R. 8.45 a. m., c9.15 a. m., b4.00 p. m., [a] Quotidien, [b] Quotidien, excepté les dimanches, [c] Dimanche seulement, [d] Quotidien excepté le samedi, (1) Samedi seulement, (R) Lundi, mercredi et samedi.

A. E. Lalonde, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

BILLETTS DE PASSAGE SUR STEAMERS.

Synopsis des Réglemens concernant les Homestead du Nord-Ouest Canadien

Toute section de nombre pair des terrains de la Puissance au Manitoba, ou des Provinces du Nord-Ouest; excepté les lots 8 et 26; non réservés; pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou par tout individu mâle de plus de dix huit ans sur un espace d'un quart de section de 160 acres, plus au moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite personnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent. Néanmoins, une entrée par procuration peut être faite dans certaines conditions par le père, mère, fils fille frère ou sœur du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des système ci-dessous:

(1) Une résidence de six mois ou moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le même colon a feu et lieu sur la terre qu'il possède d'une étendue de pas moins de 80 acres dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte, quant à la résidence, pourront étre remplies par le fait de résider sur le dit terrain. Un co-propriétaire en terrain ne sera pas tenu à cette formalité.

(3) Si le père—ou la mère si le père est décédé—de toute personne, qui est illégitime pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du terrain entré pour la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront étre remplies par le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

4 Le mot "voisinage" des deux précédents paragraphes, veut dire pas plus de neuf milles en ligne directe, exclusivement des largeurs allouées au routes croissantes dans l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses devoirs de résidant en concordance avec les articles ci-dessus pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appartenant, devra notifier l'Agent du District de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORRY,

Sous-ministre de l'intérieur.

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Pourquoi devient-on Tuberculeux ?

Parce qu'on ne tient pas compte d'un rhume de cerveau.

Parce qu'on néglige un rhume de poitrine.

Parce qu'on ne soigne pas une bronchite. Parce qu'on ne sait pas préserver, aseptiser, antiseptiser tes voies respiratoires.

Parce qu'on ne connaît pas ou qu'on n'emploie pas les

CAPSULES CRESOBENE

Avec les CAPSULES CRESOBENE on empêche les rhumes de cerveau de tomber dans la poitrine. On calme la toux de la grippe ou de la bronchite, dont on cicatrise les lésions, terrains propices aux bacilles. On donne de la respiration aux Asthmatiques, aux emphysemateux. On préserve ses Voies respiratoires de l'invasion microbienne en aseptisant l'arbre aérien jusque dans ses ramifications les plus intimes.

Les CAPSULES CRESOBENE possèdent une efficacité prodigieuse et opèrent des guérisons merveilleuses.

Que de temps gagné ! Que d'ennuis supprimés ! Que de catastrophes évitées ! Par l'emploi de ce merveilleux produit.

En vente dans toutes les pharmacies. Prix, 50c. le flacon.

Dépôt général: Pharmacie Décary, coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, Montréal. (No. 2)

LOTION. . . .

"SAPHO"

HYGIÈNE DE LA TÊTE

INSECTICIDE . . .

"SAPHO"

POUR DESTRUCTION COMPLÈTE DE
TOUS LES INSECTES

THE

Sapho Mfg. Co.

61 ST-GABRIEL,
MONTRÉAL.

Demandez le Catalogue des produits
"SAPHO"



LA GÈNE

Le secret de rire toujours,
aussi le moyen de se débar-
rasser de la gêne, sous quel-
que forme que ce soit, chez
les deux sexes, jeunes ou
vieux, de cette gêne qui rend
esclave quelquefois, ridicule
toujours et vous empêche
d'occuper la place que vous

méritez en ce monde. Détails complets envoyés
gratis sur réception d'un timbre de 2 cents.

Adressez :
THE DOMINION AGENCY
Dept. 3

107 St. Jacques, Montréal, Qué.

**GUÉRISON GARANTIE
DE TOUTES les MALADIES des PIEDS**

— PAR —

Mme. E. RATELLE, Spécialiste
successeur du célèbre Professeur E. RATELLE
Maison établie depuis 47 ans.

Traitement Efficace Des
Corps, Oignons; Ongles Incarnés,
Transpiration Etc., Etc ,

MME. E. RATELLE, Pédiacre,
163 RUE ST DENIS, Montréal.

FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez :

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Théâtres

409, Rue Ste-Catherine Est

Tout ouvrages exécuté à prix modéré.

Tel. Bell Est 1949

SPECIALISTE DIPLOMÉE

Pour

Massages de tous genres

Traitement du Cuir Chevelu,
Massage de la Figure et du Corps.

Résultat Immédiat satisfaisant GARANTI

Sur demande, nous traitons nos patients
à domicile.

Madame A. L. BLATCH,

SPECIALISTE

902 AVENUE ESPLANADE ANNEXE

Près rus Fairmount

MILE-END

CIGARETTES



**SWEET
CAPORAL**

fumées
universellement

FOURRURES

Hâtez-vous si vous voulez bé-
néficier de l'escompte spécial
que nous continuerons de don-
ner pour quelques jours enco-
re sur toutes nos marchandi-
ses. Nous offrirons entre autres

Manteaux rat mus-
qué dans les derniers
styles à de très bas
prix.

Manteaux Near Seal
depuis \$22 50
Haute qualité de Man-
teaux doublés et garnis
de fourrure \$45,00
Manteaux Pony de
Russie depuis \$35.00
Cravates et Manchons
Near Seal, le set . . . \$10.00
Cravates et Manchons
en écreuil, le set . . \$15.00
et plus



O. NORMANDIN,

GROS ET DETAIL

350 BOULEVARD ST-LAURENT,